III

TIBULLE EST-IL L'ALBIUS D'HORACE?

PAR H. J. IZAAC
Professeur au lycée d'Oran

L'Albius auquel Horace a adressé une ode et une épître (*Od.*, I, 33; *Ép.*, I, 4) est-il le même personnage que le poète élégiaque Tibulle? Les éditeurs d'Horace, suivant sans hésiter l'assertion de Diomède et de Porphyrion, ne paraissent pas en douter; mais les critiques qui se sont occupés de Tibulle ont cru devoir discuter la question. Baehrens (*Tibullische Blätter*) s'est nettement déclaré contre l'identification; M. Cartault, soit dans son gros ouvrage *A propos du Corpus Tibullianum*, soit dans son édition critique de Tibulle, a été d'un avis contraire. Auquel des deux faut-il donner raison? Comme les renseignements biographiques que nous possédons sur Tibulle sont bien minces et de source généralement incertaine, une seule méthode semble possible : examiner si la physionomie morale du poète élégiaque, telle qu'elle se dégage de ses confidences personnelles, est en harmonie avec les indications précises qu'Horace nous fournit sur son ami Albius, principalement dans l'épître qu'il lui a consacrée.

Or, voici une première contradiction : l'Albius d'Horace vit dans l'opulence. Horace lui parle sur le ton que les poètes ont l'habitude de prendre avec un Mécène ou un Fouquet : *Di tibi diuitias dederunt artemque fruendi* (Épître, vers 7). L'expression *artem fruendi* ne peut s'appliquer qu'à un grand seigneur qui ajoute à l'opulence la distinction des mœurs et des manières; n'y voir avec M. Cartault qu'une allusion à la générosité de Tibulle envers les femmes[1] est, semble-t-il, rapetisser étrangement l'idée : Albius possède la fortune de Trimalchion, mais il a en plus tout ce qui manque à ce malotru. Le vers 11 (*Et mundus uictus non deficiente crumina*) paraît à M. Cartault « atténuer » le vers 7 : je dirais plutôt, pour ma part, qu'il l'amplifie; Horace ajoute qu'Albius n'a pas à compter, sa bourse est trop bien garnie pour risquer

1. « Il est probable qu'il ne reculait pas devant les cadeaux honnêtes qui entretiennent l'amitié » (Tibulle, p. 27).

de lui faire défaut à l'occasion. — Or, Tibulle a insisté sur sa pauvreté à plusieurs reprises et en des termes aussi appuyés que sincères : il en a fait une sorte de leitmotiv de ses élégies (I, 1, 5; 27; 30, etc...). Dire que *paupertas* n'est pas l'exact équivalent de notre mot « pauvreté » ne suffit pas : il y a fort peu de mots exactement équivalents d'une langue à une autre; mais ce qui est incontestable, c'est qu'il est le contraire de *diuitias*, et les deux termes sont souvent opposés l'un à l'autre par les écrivains latins. Il y a donc ici contradiction formelle entre l'affirmation d'Horace et celle de Tibulle. On objecte, il est vrai :

1° Que Tibulle, pauvre d'abord, a pu devenir riche plus tard; mais rien n'autorise une pareille hypothèse, et le genre de vie toujours mené par le poète ne s'y prête guère; 2° qu'il appartenait à la classe des chevaliers, ce qui suppose une assez large aisance. Mais nous ne savons pas si les censeurs de ce temps-là y regardaient de bien près, ni surtout s'ils mettaient rigoureusement en balance le revenu officiel du citoyen recensé et les dettes que lui-même ou ces ancêtres avaient pu contracter. Ne voyons-nous pas dans Salluste que certains chevaliers étaient plus pauvres que les derniers des plébéiens, puisqu'ils devaient plus qu'ils ne possédaient, et cela ne donne-t-il pas plus de poids aux affirmations réitérées de Tibulle?

Il semble donc bien établi que Tibulle était dans une situation de fortune plus que modeste : or, le poète satirique félicite Albius de vivre dans l'abondance et dans le luxe. S'il s'agissait du même personnage, quelle maladresse de la part d'Horace que d'opposer aux allégations répétées de son ami et à ses regrets mélancoliques un démenti aussi catégorique ou, si l'on préfère, une aussi niaise contradiction? Quel manque de tact de la part d'un homme qui paraît, au contraire, avoir été doué d'un tact infini!

Et voici un autre trait qu'Horace eût dans ce cas ajouté avec tout autant de maladresse : *cui ualetudo contingat abunde* (Ep., vers 10). Déjà *gratia* étonne un peu : on ne voit pas bien le « crédit » dont pouvait disposer Tibulle dans le cercle de Messalla. Mais *ualetudo!* Quelle sotte inspiration que de vanter ainsi la santé d'un homme de tempérament délicat[1], que la maladie avait immo-

1. M. Cartault est d'un avis opposé : « Tibulle n'était pas un de ces malades obligés de se ménager sans cesse; il avait un bon tempérament » (*Tibulle*, p. 28). Il est difficile de l'admettre. Peut-être étaient-ce ses campagnes militaires qui avaient altéré sa santé, mais elle laissait à désirer.

bilisé à Corfou pendant de longs mois, et qui n'avait que bien peu de temps à vivre encore! On ne saurait manquer davantage d'à-propos, ni se montrer plus mauvais prophète.

D'autre part, afin d'encourager son ami dans la carrière des lettres, Horace lui demande s'il n'est pas occupé à quelque poème destiné à surpasser les compositions (*opuscula*) de Cassius de Parme. (N'y a-t-il pas déjà quelque dédain, comme le remarque Wickham, dans le choix de ce mot : *opuscula?*) Or, qu'était-ce que ce Cassius de Parme qui aurait eu le très grand honneur d'être proposé à Tibulle comme le modèle à dépasser? En dehors de son activité politique qui nous est connue par ailleurs et qui prit fin par sa mise à mort sur l'ordre d'Octave, nous savons par Acron qu'il écrivit des tragédies. Quintilien cite de lui un vers ïambique (V, 11, 24) : ce qui prouve, soit dit en passant, que ce maître de la critique avait pour lui quelque estime. Enfin, le scoliaste de Cruquius, beaucoup plus explicite, nous apprend qu'il s'adonna à plusieurs genres et qu'il composa notamment des élégies et des épigrammes qui « sont louées », dit le scoliaste : éloge bien court et bien mince. Une considération d'ailleurs nuit à la certitude des renseignements qu'il nous fournit : c'est qu'il confond[1] Cassius de Parme avec le Cassius Etruscus cité *Sat.*, I, 10, 61, cet écrivain aussi mauvais que fécond dont le corps fut brûlé, paraît-il, sur un bûcher formé de ses propres ouvrages. Quoi qu'il en soit — et c'est la seule chose qui nous intéresse — ce Cassius de Parme n'était qu'un poète fort médiocre, et Horace semble bien n'avoir fait que proposer un amateur en exemple à un autre amateur[2]. Les expressions assez vagues *Non tu corpus eras sine pectore* (vers 5) et *Qui sapere et fari ponit quae sentiat* (vers 9) ne corroboreraient-t-elles pas cette opinion? Elles paraissent bien désigner *l'amateur distingué*. — Or, remarquons qu'à ce moment-là (23-20 av. J.-C.), Tibulle est déjà célèbre et passe généralement pour le premier des élégiaques latins. Inciter Tibulle, dans ces condi-

1. Ils devaient donc se valoir, ou à peu près.

2. M. Cartault a donné une autre interprétation : le choix de Cassius de Parme, dont il fait d'ailleurs, d'après Acron, un auteur de tragédies, serait ironique, et le surpasser en l'imitant ne serait autre chose que « ne rien faire qui en vaille la peine ». Mais l'explication n'est-elle pas trop subtile? Pourquoi, d'ailleurs, Horace aurait-il choisi, de préférence, Cassius de Parme et au surplus un auteur de tragédies? Il ne devait pas être embarrassé pour trouver un mauvais poète dans le même genre.

tions, à surpasser la gloire de Cassius de Parme, eût-ce donc été faire autre chose qu'inviter un poète illustre à éclipser les productions d'un talent médiocre? Nul doute qu'une idée aussi singulière n'eût profondément blessé l'âme délicate de l'amant de Délie, et qu'il n'eût pris un compliment de ce genre pour une mauvaise plaisanterie ou une impertinence. Encore ici, quel manque de tact vraiment déconcertant il faudrait admettre chez Horace!

Manque de tact et manque d'intelligence : car, au vers 5, Horace se demande si son ami Albius n'est pas « occupé à s'interroger sur ce qui convient à un sage et à un honnête homme ». Cette allusion très nette à la poésie morale serait une absurdité si elle s'appliquait au genre cultivé par Tibulle : il n'est pas de poésie au monde à laquelle la réflexion philosophique et les considérations morales aient moins de part. On ne peut s'imaginer qu'Horace ne l'ait point senti[1].

Voici maintenant une contradiction de noms de personne. Dans l'ode du premier livre, Horace nomme la cruelle qui a fait souffrir Albius : elle s'appelle Glycère, et ce nom ne saurait être fictif, c'est un nom de courtisane, mais un nom réel dans le genre de ceux que nous font connaître les poètes érotiques. La critique est aujourd'hui à peu près unanime à reconnaître que cette Glycère ne peut être ni la Délie, ni la Némésis chantées par Tibulle. Ces noms-là avaient été choisis et rendus célèbres par le poète : les changer eût été une suprême maladresse. On l'a compris, et les partisans de l'identification ont été ainsi amenés à supposer une troisième maîtresse inconnue, placée entre Délie et Némésis, et par suite une troisième série d'élégies — les *miserabiles elegos* d'Horace — dont personne n'a jamais ouï parler, sans doute pour l'excellente raison que, si ces élégies ont été écrites, et nous le croyons, elles le furent par un autre que Tibulle[2].

Ce n'est pas tout. Tibulle se plaint des infidélités de ses maî-

1. M. Cartault, après avoir reconnu qu'il n'est pas de poésie moins impersonnelle et philosophique que celle de Tibulle, estime qu'Horace « n'indique cette seconde hypothèse que pour la repousser comme la première ». Cette suggestion paraît peu convaincante.

2. M. Cartault est d'avis que les *miserabiles elegi* n'ont jamais existé. « Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que son ami [d'Horace] se soit rendu à ces sages conseils et ait renoncé à épancher son chagrin dans des élégies désolées? » (*Tibulle*, p. 28). Il croit que l'expression s'applique à l'élégie 13 du livre IV. Mais le ton et le style d'Horace semblent bien indiquer une réalité déjà existante et distincte du reste de l'œuvre; et c'est ainsi que l'ont toujours entendu les éditeurs et les critiques.

tresses, mais il les attribue à un motif que l'on a coutume d'avouer plus volontiers que tous les autres : la pauvreté. Il déplore qu'elles se soient laissé séduire par de plus riches que lui, qu'elles aient cédé au vil appât du gain. Or, ce n'est pas du tout ce qu'Horace dit à Albius. Si ce dernier a été délaissé, c'est pour un plus jeune — *iunior*, — ce qui n'est pas la même chose, mais cadre fort bien avec le reste : aux sacs d'écus, Glycère a pu, étourdiment peut-être, préférer un jeune amour, avec son eau fraîche. Voici donc encore une bien maladroite contradiction. Elle n'est pas moins cruelle que maladroite. D'ordinaire, quand on s'adresse de la sorte à un homme placé dans les mêmes circonstances, qui sont bien de la vie quotidienne, et qu'on lui parle comme Horace à Albius, l'amoureux trahi ou évincé approche pour le moins de la quarantaine : c'est tout juste le moment où l'on peut, sans trop risquer de le froisser douloureusement, se permettre de faire allusion à la jeunesse qui le quitte et que l'infortuné s'efforce peut-être vainement de retenir. Pour qu'il ne s'offusque point, il faut qu'il commence déjà à être forcé de se rendre à l'évidence. Songeons donc à l'âge qu'avait alors Tibulle. Les trois premiers livres des *Odes*, on est d'accord sur ce point, ont été publiés vers l'an 23. D'après l'épigramme de son contemporain Domitius Marsus, Tibulle a suivi de près Virgile dans la tombe, et l'on calcule généralement qu'il serait né en 48 (cf. Max Ponchont, *Tibulle*, p. VII). Il est d'ailleurs mort très jeune : *iuuenis*, *adolescens*, *in flore aetatis*, disent les sources. Par suite, en 23, il aurait eu tout au plus vingt-cinq ans. Il était donc encore loin de doubler le cap mélancolique de la quarantaine, et, en fait de rivalité amoureuse, il n'aurait guère eu à redouter que des jouvenceaux dans le genre du Fortunio de Musset : « un adolescent sans conséquence, un véritable gamin », dit excellemment M. Cartault lui-même, qui croit au surplus que le poète n'avait que vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Il reste à présent à se demander vers quelle époque a pu se produire cette identification de l'Albius d'Horace avec le poète Tibulle. Si on laisse de côté les gloses des manuscrits d'Horace, dont les plus anciens ne remontent qu'au IX^e^ siècle, elle est déjà faite dans la notice consacrée à l'élégie par le grammairien Diomède, qui est du IV^e^ siècle, et dans la scolie de Porphyrion, qui appartient au IV^e^ ou au III^e^ siècle. Elle se retrouve aussi dans la courte biographie, de date incertaine, qui figure à la suite du texte de Tibulle